

Concert-festival des 1 et 2 avril au Casino-théâtre

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MIRAGES DE LA VIE

IV

Le surlendemain, Céline reçut une affectueuse lettre de sa mère qui en contenait une autre d'une écriture inconnue.

Elle regarda la signature: Elio Sauze? Elio Sauze, c'est le fils de l'ami intime de son père, revenu à Marseille le jour même de son départ....

Elio Sauze! Ce nom avait souvent frappé son oreille autrefois, mais depuis quatorze ans, cette famille ambitieuse de fortune avait parcouru les cinq parties du monde. M. Sauze était mort à Saïgon; sa veuve, une des plus jolies femmes de la Provence, ayant réalisé son rêve de devenir millionnaire, était revenue dans la patrie avec son fils unique.

Elio Sauze avait été déçu de ne pas rencontrer Céline, il le lui écrivait dans un style charmant, évoquant le souvenir de son père toujours regretté, faisant des allusions intéressantes à sa longue odyssée, et enfin la priant de lui choisir chez les plus grands bijoutiers de Paris une admirable parure pour offrir à sa mère le jour de sa fête.

Grâce à la mobilité de la jeunesse, au naturel enthousiaste de Céline, cette missive fut un antidote pour son cœur malade, et elle fit entrevoir à son imagination de nouveaux mirages plus éblouissants que ceux d'autrefois.

Elio Sauze! se répétait-elle, et ce nom lui semblait harmonieux entre tous: Elio Sauze! Il a vingt-quatre ans, il doit ressembler à sa mère, être beau comme elle; il a le style d'un esprit supérieur, une instruction remarquable, une âme d'élite.

Et elle le revêtait de toutes les perfections de cet idéal qui hante les rêves des jeunes filles, en leur chantant des hymnes d'amour.

Elio Sauze, comme il effaçait Ludovic Mélinde si railleur, si peu affectueux, si terre-à-terre!

Lucie, voyant rayonner le visage de Céline qui relisait sa lettre pour la cinquième fois, lui dit avec un fin sourire:

— N'est-ce pas que la vie a du bon? Elle vous tient en réserve bien d'autres compensations.

— Grâce à vous, je vais tant l'aimer que j'atteindrai mon siècle et ne voudrai jamais mourir!

— Ce ne serait pas surprenant, on tient plus à la vie à quatre-vingt-dix ans qu'à dix-huit; c'est que « tout n'est pas précisément pour le mieux dans le plus chétif des mondes. »

Céline s'acquitta avec bonheur des commissions qui lui étaient données, et, en échange, elle reçut les plus belles fleurs de la Provence et des vers ravissants qui l'enthousiasmèrent.

Ses réponses lui donnaient des insomnies; elle essayait de lutter avec l'inimitable style d'Elio, et se remettait à l'étude avec passion.

Cette correspondance devint désormais le grand attrait de sa vie, et Lucie, la plus patiente des confidentes, s'intéressait beaucoup à ce poème de l'inconnu.

Un dimanche, Juliette et Céline furent appelées au salon: Ludovic venait leur faire ses adieux.

— Mademoiselle Céline, lui dit-il, si j'étais une duègne plus respectable, je vous ramènerais à Marseille. Voulez-vous que je dise à votre mère de vous envoyer chercher?...

Elle hésitait.

— Allons, reprit-il, devenez raisonnable, ne boudez plus Mme Mélinde.

A ces mots, Céline tressaillit:

— Je vous en prie, ne plaisantez pas avec ce qui me déchire le cœur: entendre appeler ma mère d'un autre nom que le mien, m'est si douloureux.

— Mon tuteur est le meilleur des hommes, et votre mère sera parfaitement heureuse.

— Rien ne peut me consoler de l'oubli de mon père.

— J'espère que dans vos lettres vous dissimulez ce sentiment?

— Mais je n'écris pas à ma mère; toutes les semaines, Elio Sauze m'écrit pour elle et pour lui.

— Oui, Elio est à Marseille, je le sais; quel brave et noble cœur! C'est mon meilleur ami; avec quelle joie nous allons nous revoir! Quel dommage que...

— Que voulez-vous dire? interrogea Céline palpitante.

— La destinée a été très cruelle pour lui; il a été très éprouvé; mais sa résignation a été sublime. Que lui dirai-je de votre part, mademoiselle Céline?

— Que ses vers sont admirables, ses lettres ravissantes, et que les fleurs qu'il m'envoie me rappellent la Provence.

Juliette prenait des poses pour attirer l'attention de son cousin; elle lui parla, pendant que Céline restait rêveuse.

— Elio malheureux, il ne lui manquait que cette auréole!

Ludovic, par un instinct de divination, eut un malin sourire; il venait de lire jusqu'au fond de l'âme de la jeune Provençale.

Il s'étonnait qu'elle résistât encore et ne demandât pas à revenir: Cette gentille perruche de Juliette ne se ferait pas tant prier, pensait-il...

Céline aurait bien voulu parler d'Elio, mais elle craignait de se trahir; elle eut un moment l'idée de demander son rappel pour revoir Marseille, sa mère, Elio Sauze; elle n'en eut pas le courage, et vit Ludovic s'éloigner avec un inexprimable serrement de cœur.

Elle comprit alors qu'Elio Sauze avait une bien grande part dans ses affections, et l'amour platonique aux ailes d'ange la faisait planer au-dessus des réalités de la vie.

Le printemps et l'été étaient venus, lui apportant au cœur des bouffées d'espérance; elle avait fait des progrès merveilleux dans les sciences et dans les arts; l'amitié de Lucie, ses sentiments élevés, son sincère patriotisme avaient ennobli son caractère que la souffrance avait purifié.

Elle se demandait si elle était digne d'inspirer de l'amour à Elio, et quand cesserait son exil volontaire.

Mme Mélinde s'était vite habituée à sa nouvelle existence, à l'absence de sa fille; elle était de ces âmes de sable où tout s'efface à mesure, tandis que celle de Céline était de chair; tout s'y imprimait, en y laissant des traces parfois sanglantes.

(A suivre.)

Concert-festival des 1 et 2 avril, au Casino-théâtre.

Les sacrifices que font les villes voisines pour maintenir chez elles un orchestre, doivent nous engager de plus en plus à faire tous nos efforts pour conserver le nôtre. Une heureuse idée est née chez messieurs les membres de l'*Estudiantina*, celle de donner, au profit de la Société de l'*Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage*, un concert-festival, sous le patronnage de la *Société pour le développement de Lauzanne*.

Il n'est pas nécessaire de citer ici des noms; qu'il nous suffise de dire que les principaux membres de l'*Estudiantina* se sont mis à l'œuvre courageusement et ont apporté dans ce louable projet toute la vie, toute l'activité, tout le talent et l'originalité dont ils ont le secret. Dès le mois d'octobre dernier, les

répétitions ont commencé sous leur habile direction. De nombreuses demoiselles y ont appris à pincer de la guitare, à jouer du tambourin et à marquer la cadence avec les castagnettes.

Les sociétés musicales de la ville n'ont point voulu rester étrangères à cette fête, qui réunira, nous assure-t-on, plus de 200 chanteurs.

La première partie du programme comprend de la musique sérieuse, où nous entendrons exécuter, par cette masse chorale et un orchestre composé de 60 artistes et amateurs, le *Désert*, de Félicien David.

Dans la seconde partie du concert, des chœurs mixtes, des morceaux pour instruments à cordes, avec l'*Estudiantina*. En un mot, de la musique gaie, entraînant pour tous.

Après le premier concert, une heure d'entr'acte, pendant laquelle exécutants et auditeurs monteront à l'étage en admirant la fraîche décoration de l'escalier, où de grandes et belles plantes d'ornement étaleront leur riche et opulente verdure.

Buffet gracieusement desservi, musique de l'*Estudiantina*, vente de fleurs, journal de fête, exposition de lots, jeux divers, jeunesse pleine de gaieté et d'entrain, toilettes ravissantes, que faudrait-il de plus pour la réussite de ce charmant festival, où tous voudront donner un coup d'œil et passer quelques moments agréables, tout en contribuant à une œuvre bonne et utile pour notre ville de Lausanne. — Mais ne mettons pas tous nos œufs dans un panier; nous y reviendrons.

Passe-temps.

```

* . . * . . *
. . . . .
* * *
. . .
* . . * . . *

```

Remplacez les points et les astérisques par des lettres et trouvez 4 substantifs français formant les 4 côtés du carré et deux prénoms formant la croix du milieu. Les 9 astérisques doivent représenter la même lettre.

Prime: Un objet utile.

Recette. — Quoique nous ayons déjà publié une ou deux recettes pour le nettoyage des éponges de toilette, nous croyons devoir indiquer le suivant, qui est des plus simples, et dont nos lectrices pourront faire l'essai: Placez l'éponge dans une cuvette, pressez par dessus le jus d'un citron que vous couperez ensuite en tranches minces. Jetez sur le tout de l'eau bouillante, et 24 heures après, vous en exprimerez toute l'eau et rincez dans l'eau fraîche. — Si l'on tient à rendre à l'éponge sa belle couleur jaune paille, il suffit de la tremper pendant quelques instants dans une forte dissolution de sel d'oseille.

Boutades.

Cri du cœur. — On apprend à un banquier qu'un de ses employés, chargé de la correspondance, vient d'être écrasé par une voiture. L'infortuné laisse une femme et plusieurs enfants. Le banquier lève les mains au ciel: « Quel malheur! un garçon qui avait une si belle écriture!

Mme S., une vieille coquette en ruines, sort de chez le parfumeur avec un petit paquet.

— Que portez-vous là? demande une de ses bonnes amies.

— Je viens de renouveler mes petites emplettes: du savon, de la poudre de riz et six brosses à dents.

— Oh! ma chère, quelle prodigalité! Une brosse pour chaque dent.

M. B. a une vieille parente infirme, quinquanteuse et geignant sans cesse. Il vient de lui procurer une nouvelle domestique à laquelle il a fait ses recommandations:

— Surtout, ne vous avisez jamais de la contredire. Soyez toujours de son avis, ou je vous fais renvoyer.

A peine la servante est-elle installée que la vieille dame commence ses doléances et fait la plus lamentable énumération des maux dont elle souffre.

Quand elle a fini, la servante, qui tient à exécuter fidèlement les ordres reçus, s'empresse de répondre:

— Le fait est que, dans l'état où est madame, il vaudrait beaucoup mieux que madame soit au cimetière depuis longtemps.

Un aveugle a épousé une jeune femme, aussi jolie que maussade et acariâtre.

— Ah! mon cher, lui dit quelqu'un, votre femme est une véritable rose.

— Je n'en puis juger par mes yeux, répond l'aveugle, mais je sens bien aux épines que votre comparaison est juste.

THÉÂTRE. — La soirée donnée hier au bénéfice de M. Gaugiran a été, sans contredit, la plus brillante de la saison. Jamais nous n'avons vu plus belle salle; jamais les amateurs de notre théâtre ne sont venus aussi nombreux témoigner leur sympathie à un artiste aimé, à un directeur consciencieux et des mieux qualifiés. Appelé à la direction du Grand-Théâtre du Havre, M. Gaugiran quittera bientôt Lausanne, aux regrets de tous. Puisse-t-il réussir, comme il le mérite, dans sa nouvelle entreprise.

Demain, 14 mars: **Les Pirates de la Savane**, grand spectacle, qui fera sans doute salle comble.

L. MONNET.

En souscription, pour paraître prochainement:
VOYAGE DE FAVEY ET GROGNOZ,
et course à Fribourg et à Berne, suivis des Aventures de
Philippe Grisot.

Cette boutade paraissait pour la première fois dans le *Conteur*, en 1878. Reproduite en brochure, elle a eu dès lors trois éditions, qui se sont rapidement écoulées. La quatrième, annoncée aujourd'hui, sera complètement revue dans son texte, dans ses gravures, et augmentée des *Aventures de P. Grisot*, dont le texte a subi aussi de notables changements.

Nous joignons au présent numéro, à titre de supplément, un *bulletin de souscription* destiné aux personnes qui ne se sont pas encore fait inscrire par lettre ou carte-correspondance. Prix, pour les souscripteurs, 1 fr. 60. En librairie, 2 fr.